

## Les brûlots de l'abbé Raynal

*L'ecclésiastique écrivait dès 1790 : « Rendons aux nègres la liberté. »*

« Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dissions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base, et que le luxe pour objet. » Cette phrase n'est pas issue d'une convention internationale de l'ONU contre le travail des enfants, mais d'un best-seller interdit, paru en 1770, oublié aujourd'hui. C'est en le brandissant que les esclaves se révoltèrent. *L'Histoire des deux Indes*, pavé en dix volumes traduit dans toutes les langues, cinquante fois réédité, concentre tout ce que le terreau des Lumières comptait de germes subversifs, tout ce que l'air du XVIII<sup>e</sup> siècle semait de signes précurseurs de la Révolution.

### Pilier des salons

Qui se souvient de la monumentale *Histoire des deux Indes*, « encyclopédie du commerce » mise à l'index dès sa première édition anonyme ? Qui se souvient du livre de chevet de Toussaint Louverture, le Spartakus noir de Saint-Domingue ? Qui se souvient de son auteur, le paradoxal abbé Guillaume-Thomas Raynal, jésuite aveyronnais plus humaniste que religieux ? Ce prêtre « monté à Paris » — qui trouva le moyen de faire travailler Diderot comme « nègre » et œuvra lui-même à *L'Encyclopédie* — fut la coqueluche de deux générations. Louverture collectionnait ses effigies, le premier conventionnel Noir, Jean-Baptiste Belley, se fit peindre par Girodet, élégamment accoudé à son buste.

Ce prêtre religieusement incorrect, un peu maquignon, avait de saintes indignations sélectives : « Et nous sommes chrétiens ! (...) Non, mes frères, il est temps de nous accorder avec nous-mêmes. Affranchissons ces misérables victimes de notre orgueil ; rendons aux nègres la liberté que l'homme ne doit jamais ôter à l'homme... »

Directeur du *Mercure de France* pendant cinq ans, ami des Lumières, de Thomas Jefferson,



Le premier conventionnel noir, Belley, se fit peindre par Girodet à côté du buste de l'abbé Raynal, héros des esclaves révoltés. (DR.)

de Benjamin Franklin, pilier des salons de M<sup>me</sup> Joffrin et de M<sup>me</sup> de Staël, l'abbé Raynal aurait pu se contenter de sa réussite fulgurante. Au lieu de cela, il prend le maquis littéraire dès 1760 et comment en définitive un brûlot. Il signe ouvertement sa troisième édition, la plus sulfureuse, parle d'« armer le bras des victimes », lance l'anathème : « A qui, barbares, ferez-vous croire qu'un homme peut être la propriété d'un souverain, un fils, la propriété d'un père, une femme, la propriété d'un mari, un domestique, la propriété d'un maître, un nègre, la propriété d'un colon ? »

Gilles Bancarel, l'un des rares historiens français spécialistes de Raynal, met en perspective le

contexte historique et l'homme : « Il était originaire de Saint-Geniez d'Olt, ville industrielle qui produisait de la toile de Cadix. Le commerce avec le Levant y était intense, les oncles de l'abbé Raynal possédaient des comptoirs à Livourne en Italie. Il n'ignorait rien de l'esclavage, puisque sa famille échangeait de l'indigo contre des nègres. » Le climat intellectuel et philosophique survolté de cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle fit le reste. Avant de mourir à 83 ans — en 1796 — l'abbé aura eu le temps de voir une autre soutane, l'abbé Grégoire, obtenir l'abolition de la prime royale aux négriers.